

A man in a dark trench coat and a shoulder bag is walking away from the viewer on a rocky path through a vineyard. The scene is bathed in the warm, golden light of a sunset or sunrise, with a dramatic, cloudy sky in shades of orange and red. In the background, rolling hills and a distant town are visible under the hazy light.

L'AUBE DU SECOND SOUFFLE

Alexandre Baudry

Alexandre Baudry

L'Aube du second souffle

© Alexandre Baudry, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5470-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma petite sœur Chloé, à mon grand-père, et à toi Maman.

Chapitre 1

Italie, Toscane, vallée du Chianti. Lundi 24 juillet 1944. Un monde en guerre.

La petite ville de Greve est libérée. C'est un été chaud, sec et sanglant. J'y entre aux côtés du reste des partisans¹ toscans. Nous avons survécu aux assauts donnés sur les monts. Nous sommes avec les troupes britanniques, et fiers d'avoir forcé le repli des forces allemandes vers Florence. La liesse populaire emporte les habitants sur la place principale. Les cloches de l'église paroissiale Santa Croce sonnent encore et encore appelant les autres cloches à les imiter dans la vallée. Le drapeau italien apparaît aux balcons, et l'on écrit sur les murs en célébrant la liberté retrouvée. Partout, les emblèmes de l'occupant sont détruits aussi bien sur le palais communal², sur l'école, sur les banques, le bureau de poste, le trésor communal, le consortium agricole, que sur le monument aux morts. Partout.

Tout le monde court retrouver un parent, un ami ou un amour. Avec ces libérateurs, ce sont des motos, des vélos, des chevaux montés, des hommes en uniforme, et des soldats avec ou sans fusils vers qui les habitants accourent ici et là. Parmi ces troupes de l'Empire britannique, ces résistants italiens et ces habitants, moi, jeune homme de vingt-sept ans, je m'immobilise. Au-dessus des têtes de cette foule si dense, dans ce moment d'allégresse, je fixe le bout de la rue d'en face où mon rendez-vous doit avoir lieu. Je l'ai tant attendu.

Ce moment paraît soudainement se suspendre lorsqu'il n'y a plus que moi face à elle. Lorsque je la regarde, elle me renvoie à une autre réalité, hors du temps et bien à l'écart du monde. C'est cette imposante maison de famille où tout a commencé. Elle se dresse à présent là, juste ici devant moi, derrière ce portail cadénassé, au bout de l'allée d'oliviers. La voilà, après tout ce temps. Je sens mon cœur battre.

C'était, il y a encore quelques mois, une illustre propriété, l'une des plus belles. Elle me rappelle les instants vécus les plus chers à mes yeux, mais aussi les moments les plus douloureux. Durant quelques instants, je ne peux m'empêcher de me remémorer la nuit où tout a changé, où tout a basculé. Étrangement, aucune émotion ne se lit sur mon visage. Pas même mon regard ne laisse transparaître le reflet de ma pensée, pas une larme ne dévale ma joue, je ne me crispe même pas. Rien. Pas une seule fois, je ne baisse les yeux en observant

les traces qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

En avançant sous l'ombre des oliviers, je distingue toujours la pierre noircie et les fenêtres soufflées. La façade claire ensoleillée, que je discernais après l'école ou les récoltes en arrivant chaque soir par le portail, est à présent appauvrie. Le dernier étage, meurtri, se replie sur lui-même. C'est surtout la porte d'entrée qui me semble si difficile à ouvrir de peur d'éveiller une partie de ma mémoire cicatrisante. Je me montre d'abord hésitant en restant figé, avant de sortir de mon attirail une vieille clé.

Une fois la porte poussée et le seuil franchi, j'arpente les pièces de vie, joliment carrelées, où chaque recoin évoque un souvenir qui, à moi-même, me semblait si loin tant je le croyais perdu. Je réentends dans le silence les voix, les sons et les bruits qui pendant un instant font revivre cette bâtisse. Les poutres sont brisées, une partie de l'étage s'est effondrée. Sans doute à cause des flammes. Je remarque que certains murs ont conservé leur tapisserie. Quant aux pièces de vie, elles sont à peine reconnaissables. Moi seul, qui y ai vécu, pourrais les identifier.

Dans le grand salon, la ferraille des fauteuils n'a pas disparu, la cheminée domine encore, l'escalier est en partie debout et le crucifix tient toujours, accroché au mur. Certains livres de la bibliothèque sont rangés sur les étagères, juste là, au fond, comme si rien ne s'était passé. Ils sont enfouis sous la poussière et la suie. Les dessins des paysages d'ici et les croquis du bord de mer ont échappé aux flammes. Une épaisse cendre noire les recouvre, probablement celle des toiles de ma mère, disparues, que je remets très bien. Parmi les tas de papiers à moitié brûlés qui ne sont que les comptes du domaine dont mon père s'occupait, d'autres ouvrages sont encore sur le sol, déchirés. Je me souviens les avoir achetés avec ma mère à Florence.

Je traverse ensuite les quelques décombres à la recherche d'objets qui me parleraient. À part quelques faïences cassées, la vaisselle éclatée, le mobilier renversé, il ne reste rien dans la cuisine. À l'étage, après avoir monté l'escalier difficilement, je décide de ne pas m'aventurer trop loin. Les poutres restantes du toit semblent sur le point de céder. Pourtant en marchant sur ce qui subsiste, j'entends craquer à nouveau le plancher du couloir des chambres comme chaque soir en allant me coucher, ou la nuit en m'échappant de cette demeure pour rejoindre la femme que j'aime dans le plus grand des secrets. Les quelques plumes blanches devant moi et le faible gazouillis des oiseaux confirment qu'un nid se trouve tout proche. Au fond, une porte est entrouverte, laissant passer un faible rayon de soleil depuis la fenêtre restante. Je suis happé. La lumière me

guide lentement, marchant pas à pas, de façon à ne pas passer au travers de ce qu'il reste du plancher.

Arrivé devant cette porte, je la pousse et découvre devant moi ma chambre. Le petit bureau est toujours placé dans le coin de la pièce, non loin du lit. Ma grosse malle est vidée au milieu d'un amoncellement de papiers déchirés et en partie brûlés. La pièce n'a miraculeusement pas été touchée par l'incendie dans sa totalité, mais a été complètement retournée. Je me tourne vers la fenêtre dont les carreaux sont brisés. Sur ce rebord, j'avais pour habitude de vagabonder parmi les étoiles. Il n'y a rien que je puisse récupérer.

Pourtant, sur le bureau, avant que je ne redescende, un objet étincelant attire mon regard entre les divers papiers et les feuillets du journal clandestin qui n'ont pas été détruits. C'est la montre à gousset de mon grand-père. Elle affiche toujours l'heure, les deux aiguilles lancées dans la course du temps. Je la prends, c'est presque un miracle qu'elle soit ici après tout ce temps.

Redescendu, je décide de passer dehors par le vieil atelier qui abrite tout un ensemble de plantes et de fleurs entretenues autrefois par mère. Je distingue grossièrement quelques pots en terre cuite fracassés au sol. Juste à côté se tient son chevalet éventré. J'ignore si c'est la terre ou les cendres qui jonchent encore le sol pavé. Ces mêmes pavés mènent à ce que j'ai longtemps souhaité revoir, pour le plaisir des yeux et des sensations qui m'éveillent.

En contournant la maison, je me baisse pour éviter les branches épineuses du sublime rosier. Ici, apparaît le fabuleux jardin où je jouais autant que je le pouvais, où la lavande et le pollen émerveillaient mes sens quand viennent les beaux jours. Les arômes s'entremêlent. Le laurier et le thym offrent leur lot de senteur lorsque je m'en approche. Passé la terrasse sur laquelle se tenaient les repas des soirs d'été préparés par mère rendue belle au soleil couchant, j'assiste au récital des sens qui me font frissonner.

J'avance, effleurant à l'occasion l'herbe sèche devenue haute après tout ce temps, jusqu'à la laisser glisser entre mes doigts, comme le vent, tout en écoutant le criquet tirer sa révérence. Le souffle de l'air est doux, certes, mais suffisant pour remuer le feuillage des arbres et accompagner le vol des papillons blancs au-dessus du plan d'eau. Je redécouvre la sérénité de ce jardin comme au premier jour. Je revois mes sœurs courir derrière mon frère. Alors que moi, comme je le faisais à l'âge de mes 10 ans, je m'assois sur le banc en pierre et parcours du regard l'endroit que je ne pensais jamais revoir. De là, au fond de la propriété, je surplombe les rangs de vignes qui dévalent les versants des collines, les haies bordant la route, qui fendent en deux les champs d'oliviers, mais aussi

les bois et les vignes à perte de vue. J'y distingue, peu avant le pont, le cours d'eau qui reflète le soleil du matin.

D'autres véhicules blindés et de nouvelles troupes arrivent. Leur vitesse me rappelle la camionnette qui me conduisait chaque matin de vendanges. Je les regarde progresser jusqu'à ce qu'ils entrent dans ce petit hameau sur la colline d'en face, et qui n'est autre qu'une ferme ravagée par l'ennemi dans sa retraite.

Je me retourne, et pour la dernière fois, je parcours le jardin du regard. J'en refais le tour. Sous mes yeux défilent d'intenses moments passés ici et là, probablement les derniers, dans un jardin autrefois ordonné et qui a désormais repris ses droits. Mieux encore, je crois un court instant être observé par mes parents si fiers de moi, qui m'admirent en train de revisiter les lieux. Tout ceci me paraît à la fois si proche et si éloigné.

Lorsque je pars, une étrange sensation me transperce. Le cœur serré, la main tremblante et la gorge nouée, je ferme pour la dernière fois cette porte d'entrée à clé, ce que père n'a pu faire sous le regard de mère, cette nuit-là, où tout a basculé. À l'aube, je n'étais plus le même. Cette fois-ci, la demeure, je la quitte à jamais. Je ne supporte déjà plus, en passant une dernière fois le portail, de la revoir brûler dans un immense brasier noir, mettant fin à d'innombrables années de mémoire familiale. Je balaie méticuleusement une toute dernière fois la façade des yeux et m'en détourne. Il est temps.

Avec le recul, c'est comme si j'avais toujours su que ce serait pour cette nuit-là, et c'est encore plus plausible aujourd'hui. Je n'y peux rien, je le sais, car cette guerre et cette violence me dépassent. J'ai souvent pensé que j'avais mon rôle à jouer. Aujourd'hui, ce n'est plus une douleur.

En ressortant sur la rue, je me souviendrai toute ma vie de ces hommes en noir qui se tenaient là, et plus particulièrement du regard au visage impassible de cet homme pointant l'arme à bout portant sur moi. Pendant que je referme la grille de la propriété, je me pose cette question, la seule, alors, que je suis jusqu'ici resté totalement de marbre, qui m'émeut après tout ce temps : mais comment a-t-on pu en arriver là ?

Chapitre 2

Italie, Toscane, ville de Greve, vallée du Chianti. Samedi 24 juillet 1943. Un an plus tôt.

Je suis né et j'habite dans cette petite ville reconnaissable de loin à son bourg au creux d'un horizon vallonné parmi les vignes, les champs d'oliviers et de blé qui s'étendent entre les collines boisées. Si l'on compte les hameaux, les villages, les quelques châteaux et les nombreuses fermes des environs, entre treize et quatorze mille âmes peuplent ces terres dont elle est le chef-lieu administratif. Tout ce monde vit dans les campagnes proches de la *Via Chiantigiana*, à mi-chemin entre Florence et Sienne sur l'antique *Via Romea Sanese* que les pèlerins empruntent pour rallier Rome au sud. C'est aussi le carrefour de la route qui relie le *Val di Pesa* à l'ouest au Val d'Arno à l'est au-delà des collines.

Ici, sous la chaleur de l'été, dans les petites rues pavées dont les maisons rapprochées offrent de l'ombre aux habitants, il est possible de trouver un peu d'air frais. De vieilles bâtisses bourgeoises ou de plus modestes maisons avec des ornements en pierre bordent les rues pavées, rendues vivantes par les bruits s'échappant de temps à autre des fenêtres et par l'animation de la place principale. Les boutiques sont ouvertes et toutes les rues commerçantes s'emplissent d'une agitation grandissante.

Les carrefours, les plus petites places et les rues, fréquentées et usées, se dévoilent les unes après les autres au fur et à mesure que je marche sous les arbres. Elles sont embellies par les devantures des quelques boutiques, des cafés et des brasseries encore très fréquentés malgré le coût de la vie en ces temps de guerre. En terrasse, les garçons de café s'activent, les manœuvres déchargent les colis du camion au relais de poste et d'autres font rouler les tonneaux de vin derrière la charrette tirée par un cheval.

De nombreux habitants sur les trottoirs se saluent, discutent ou bien se croisent, en rentrant ou en sortant des commerces. Le jeune livreur de journaux crie à tout-va. Des voyageurs descendent du bus quotidien qui s'est arrêté à la petite gare de l'ancienne ligne du tramway à vapeur. C'est le terminus de la ligne de Florence, malheureusement fermée en 1935 après la faillite de la société ferroviaire et dont l'inauguration avait suscité l'enthousiasme des habitants. Depuis, ce sont des autobus FIAT et des camionnettes qui assurent le transport

des passagers, du fret et des marchandises. D'ailleurs, leurs chauffeurs stationnent là, sur le bas-côté, tandis que certains traversent en laissant passer un homme à bicyclette, devant la charrette d'un paysan tractée par une mule dont les sabots claquent au milieu de la rue.

Devant cette gare routière, quelques personnes attendent au bord d'une petite fontaine pour se rafraîchir, à l'ombre de quelques oliviers ou assises sur leur paquetage improvisant un banc, prêtes à regagner Florence via le bus. Certains ont des valises, d'autres des paquets pour aller à la ville. Je songe au prix que ces modestes gens ont payé pour le transport. Les plus aisés, seulement, peuvent se permettre de réaliser de plus grands voyages vers le bord de mer.

Tout proche se tient un milicien. J'en distingue un autre de dos avec le groupe de passagers, demandant aux voyageurs leurs papiers. L'autobus arrive au même moment à l'entrée de la ville. Il en descend la quasi-totalité des occupants, soit une dizaine. Quand je me presse de poursuivre mon chemin, un carabinier m'interpelle au même moment :

— Hé vous ! Veuillez présenter vos papiers.

Je me retourne vers ce carabinier.

— Oui, lui dis-je alors déstabilisé. Voilà.

Je tends mes papiers d'identité. Le jeune carabinier les prend sèchement et les regarde longuement. « Oh ça, il peut bien regarder », me dis-je. Tout y figure : SPERARE Agostino, né le 20 février 1917 à Greve. Italien. Homme. Brun. Yeux verts. 1 mètre 79. Résidant à Greve. Profession : vigneron.

Il me rend mes documents en me dévisageant de manière suspicieuse, puis se dirige vers d'autres passagers. Je constate que celui-ci est nouveau, ne connaissant pas les gens d'ici ni ma famille, ni moi, et très, voire trop, enthousiaste à l'idée d'accomplir son travail. Presque zélé, dirait-on. Un fasciste de plus.

Je lève un peu la tête. Tout autour les volets des maisons sont entrouverts pour conserver la fraîcheur à l'intérieur et atténuer ce même éclat des façades claires garnies de fleurs aux balcons en fer forgé. Le clocher de l'église millénaire culmine au-dessus des toits, tandis que de l'autre côté de cette vaste place triangulaire, l'horloge du palais communal donne l'heure.

Deux hommes menaçants en surveillent l'entrée, et comme beaucoup de municipalités, c'est au mieux l'ombre du fascisme qui plane sur elles, si ce n'est lui-même qui en est à la tête. Deux automobiles noires font irruption et s'arrêtent sur le bas-côté. Il en sort plusieurs hommes en noir, tenant un homme menotté, amoché, presque trainé au sol pour entrer au poste. Ses habits sont sales et